

trines venimeuses que le diable y inscrivit jadis. Qu'elle soit une page blanche où tu traceras, en lettres de lumière, ta volonté et les secrets de ta sagesse.

...Permits que je sois crucifié à ta droite, comme le bon larron. Et, de même que tu te souvins de lui, souviens-toi de moi dans ton royaume du ciel!

Ce sont là les dernières pages qu'il aura livrées au public. Elles ont paru au milieu de 1930. Il est mort six mois après.

*
* *

J'emprunte à M. Marius Boisson l'itinéraire qu'il suivit pendant les vingt ans écoulés entre sa conversion et son arrivée à Beaune, suprême étape :

Il vivait n'importe où avec sa foi solidement permanente. En 1907, il voyagea en Belgique avec Charles Morice. En 1908, il habite Colombes. En 1909, Chaumont-en-Vexin. En 1910, il est à Lourdes. En 1911, à Ars et Hautecombe. En 1912, on le retrouve à la procure des Capucins, à Lyon; en 1913, à Fontainebleau; en 1914, au monastère des îles de Lérins. Il fait aussi des séjours chez les Bénédictins de Ligugé et de la rue Monsieur.⁽⁴⁾ En 1914, engagé volontaire, il part pour le front, où il reste jusqu'en 1915; évacué, il devient infirmier bénévole à l'hôpital des contagieux d'Aix. En 1916 et 1917, nouveau séjour à Lérins. De 1917 à 1919, il se fixe à Paray-le-Monial; en 1920-1921, à la Louvesc; de 1921 à 1924, à Pin-l'Emagny (Haute-Saône); en 1921-1922, à Auros (Gironde).

Entre-temps, il avait parcouru la France, soit pour des pèlerinages, soit pour des conférences qui lui étaient demandées et dont il ne tirait qu'un mince bénéfice, trop heureux du bien qu'elles lui permettaient de faire. Mais cette activité même eut bientôt un terme. Atteint d'angine de poitrine, souffrant également du foie, il dut renoncer aux voyages: il aura renoncé à tout. Ce fut alors la troisième partie de sa vie, la plus courte et la plus silencieuse. Un hasard le conduisit à Beaune en 1924. Il n'eût pu être mieux guidé. Beaune est la plus paisible des petites villes et la plus propice au recueillement. C'est une ville de couvents, de chapelles et de clochers. Il y était seul et en même temps il n'y était pas seul. Une charité vigilante l'y accueillit, lui qui, après avoir subi toutes les tempêtes, avait échoué dans ce port, maigre, en détresse, à peine capable de se soutenir, ne possédant rien, sinon son amour de Dieu et sa force d'acceptation. On lui trouva une chambre dans une maison de la place Monge, "une large pièce carrelée, très claire, meublée de l'indispensable". Les Pe-

tites-Sœurs Dominicaines gardes-malades des pauvres, auxquelles il avait été recommandé, le réconfortèrent, le soignèrent, veillèrent sur lui jusqu'au bout avec ce dévouement qui n'appartient qu'à elles et sans quoi il eût certainement succombé, car il était à l'extrémité de sa résistance. Et personne, ou presque personne, n'entendit plus parler de lui.

Il était dans la retraite, au plein sens de ce mot. Du Retté de jadis, il ne restait rien, hors cette passion qui avait toujours été en lui et qu'il appliquait maintenant à d'autres buts, ou plutôt à un autre but: l'apostolat. Encore ne faut-il pas croire que ses méthodes d'apostolat fussent agressives et par conséquent maladroites. Il n'allait pas chercher les âmes, c'étaient les âmes qui venaient à lui. Ames bourrelées comme avait été la sienne, âmes tourmentées que la lecture d'un de ses livres, généralement *Du diable à Dieu* ou *Lettres à un indifférent*, avaient ébranlées parce qu'il contenait l'écho anticipé de leur angoisse, elles s'adressaient à lui comme au seul homme qui pût véritablement les comprendre. Il répondait. Il donnait des conseils, et dans les cas difficiles consultait des prêtres de son entourage avant de répondre. Il désignait des confesseurs, il traçait des règles de prière, il indiquait des pages à lire et à méditer. Il prenait par la main ces inconnus, les tirait de leur boue, les entraînait brutalement si c'était nécessaire, jouait au cautère et du bistouri. Il avait les procédés du chirurgien autant que ceux du médecin. Il préférait l'ablation immédiate à la temporisation. Il tranchait dans le fond infecté de ces âmes comme on tranche dans une chair corrompue et il en arrachait le mal comme une tumeur. C'est par ces moyens héroïques qu'il a obtenu de prodigieux résultats.

Mais il se bornait pas à faire saigner pour purifier, il s'offrait lui-même en holocauste. Il suppliait Dieu de lui envoyer des souffrances nouvelles pour le rachat de ceux dont il se rendait responsable. "Payez-vous sur moi, Seigneur, mais sauvez-les!" Il mettait en action, comme on l'a rarement fait, le dogme de la réversibilité des mérites et des peines. Et il est indéniable qu'en chacune de ces occasions, il était saisi d'une crise plus douloureuse, et qu'il n'allait mieux, physiquement, qu'une fois la position conquise et la porte ouverte à l'Ami auquel il se dévouait tout entier.

Combien d'hommes, de femmes, de jeunes filles aura-t-il ainsi entraînés à distance dans son sillage de lumière, sans avoir vu de près, sans avoir entretenu de vive voix la plupart d'entre eux? On ne le saura jamais. Si on le lui avait demandé, il ne l'aurait pas dit et peut-être ne le savait-il pas non plus. Non qu'il les négligeât, mais pourquoi eût-il tenu ses comptes? Quelqu'un les tenait pour lui, et mieux qu'il ne l'eût fait, il avait une besogne à remplir, il la remplissait, et ensuite... Dieu était là. Il attendait la mort avec sérénité, n'ayant plus d'autre préoccupation, comme l'a constaté M.

(4) Ajoutons, qu'en 1910, il avait fait un essai de vie religieuse pendant quelques mois chez les Augustins de l'Assomption, en Belgique. (Note de la Rédaction.)